



Cinéasteur

Fiche n° 1560

Pour le réconfort - Sortie le 24/10/2017

France - 1h31 mm

Du 10 au 16 janvier 2018

<http://cinemasteur01.com>

Pascal et Pauline reviennent sur les terres de leurs parents après des années de voyage, et se retrouvent dans l'impossibilité de payer les traites du domaine. Ils se confrontent à leurs amis d'enfance, qui eux, d'origine modeste, n'ont jamais quitté leur campagne. Et à Emmanuel surtout, qui veut racheter leur terrain au meilleur prix pour l'expansion de ses maisons de retraite. Entre les amitiés d'hier et les envies de demain, la guerre aura-t-elle lieu ?



Télérama - Jérémie Couston

Tourné en quelques jours dans la campagne orléanaise avec ses camarades du Conservatoire, « sans scénario et sans l'aide du CNC », pour n'avoir de comptes à rendre à personne, et surtout pas aux institutions qui financent et polissent le cinéma français, le premier long métrage de l'intranquille Vincent Macaigne se veut fougueux et humble. A peine un film, mais « un geste », comme se plaît à le décrire son auteur. Le montage s'est étalé sur quatre ans, entre un *Dom Juan* pour Arte, une douzaine de films comme -acteur et les répétitions de trois créations pour les planches.

Les habitués de son théâtre, plein de vacarme et de fureur juvénile, peuvent d'ailleurs ranger les boules Quies. A côté, *Pour le réconfort* est un film presque apaisé. Du moins en surface. Très librement adapté de *La Cerisaie*, de Tchekhov, il ravive avec à-propos la lutte des classes, qui n'a disparu que dans l'esprit des nantis. De retour du Mexique et de New York, où ils ont joué les cigales, deux héritiers, frère et sœur, arpentent le domaine qu'ils envisagent de vendre à un ami d'enfance moins bien né qu'eux, devenu petit patron de BTP et ayant gardé une rancœur sociale. Il les voit comme « des bourgeois qui jouent aux péquenots. Dans un paquet de pays et un paquet d'époques, ces mecs-là, on leur aurait coupé la tête ».

Chez Macaigne, on dialogue peu, on s'invective, au milieu des champs, autour d'une table, dans une voiture. « *Ta putain de France, elle s'est construite sur des mecs comme moi* », renchérit l'ex-prolo. « *T'es pauvre, tu resteras pauvre. Même si tu deviens riche, tu -resteras pauvre* », se défend le rentier. Voilà un film générationnel, qui pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses sur cette jeunesse française incapable de trouver sa place parmi les baby-boomers devenus « papy-boomers » triomphants. Pour tenir debout, elle peut compter sur Macaigne, rebelle sans cause et sans illusions, sinon celle de redonner un peu d'espoir.

Les Inrocks - "Pour le réconfort", de Vincent Macaigne, un film en ébullition - par Théo Ribeton

La haine de classe traquée dans un petit groupe qui semblait d'abord homogène. Un film en ébullition.

Le rôle de la jeune pousse punk va bien à Vincent Macaigne. Un peu trop, même : à 38 ans, l'acteur-metteur-en-scène-réalisateur pourrait aussi bien passer pour un ultraconfirmé (quinze ans de théâtre et vingt de cinéma, un grand prix à Clermont, un téléfilm Arte...), et donc on a souri en découvrant que sortait son "premier film".

Allez, faisons comme si, d'autant que *Pour le réconfort* (son premier long de cinéma, pour être exact) est bien plus libre et farouche que pas mal de films labellisés "premier", et a même failli ne pas être un film. A l'origine, il n'y a que des sessions de jeux, des exercices de troupe : une caméra est là, pour archiver, comparer, scruter, mais ça reste privé. D'un côté un frère et une sœur, héritiers oisifs d'un château dont ils ne peuvent plus assumer les traites; de l'autre un couple d'amis d'enfance, prolos devenus nouveaux riches, bourrés de rancœur, décidés à racheter le domaine et leur vengeance de classe avec.

"Je le devais aux acteurs"

Un beau jour, un peu triste de laisser traîner ces rushes, Macaigne les ressort et entreprend de monter l'ensemble en long métrage. "Je le devais aux acteurs", nous dit-il, encore qu'on le soupçonne de s'être plus ou moins consciemment imposé cette genèse sauvage.

La médiocrité malade des uns, l'arrogance vulgaire des autres

Librement inspiré de *La Cerisaie* de Tchekhov, structuré en saynètes moins gueulardes qu'on a pu le dire (par habitude concernant Macaigne, qui travaille pourtant ici un volume plus en rétention), le film vise juste en organisant l'irruption surprise d'une fracture sociale qu'on croyait anesthésiée : les dominés et les dominants partagent les mêmes lieux, respectent une vague pax romana, jusqu'à ce que peu à peu tout ressorte – le pauvre dégueule sa jalousie (la tirade "connards", inoubliable), le riche sa domination. Pas de la petite exaspération : c'est toute l'aristocratie qui remonte ("t'es pauvre de naissance, pour toutes tes générations").

Les horreurs de la haine de classe, la médiocrité malade des uns, l'arrogance vulgaire des autres, entrent en ébullition dans ce film qui ne trompe personne en s'avancant comme un brouillon incontrôlé : au contraire, on tient bien là un virulent retour du refoulé qui n'est pas sans résonance dans la France de Macron. Back to basics, en gros : on continuera d'écraser plus pauvre comme de haïr plus riche que soi sous le soleil de la start-up nation.

Interview Vincent Macaigne - Dossier de presse - UFO Distribution

Les gens de votre génération [...], ont grandi avec l'idée, martelée dès le collège, que les classes sociales n'existaient plus et que tout le monde allait s'épanouir dans une vaste classe moyenne. On voit bien aujourd'hui que c'était un mensonge, et votre film le montre très précisément.

On nous a élevé en nous répétant que nous sommes des enfants gâtés, ou plutôt en nous disant qu'il n'y aurait plus de conflits, que la méritocratie allait tout régler. C'était une illusion. Dans ma jeunesse je pensais vraiment que nous nous en sortirions avec plus de joie et moins de violence. Mais j'espère que le film donne de la force plus qu'il ne donne à voir ma profonde peur et ma profonde mélancolie. Je voulais que ce film soit un geste humble, libre et drôle malgré tout, une parole simple, qui nous divise en nous même. Mais pas les uns et les autres... Qui ne donne pas de solution ni ne prene de part et qui fasse confiance à l'intelligence du spectateur. J'espère qu'on entend un peu tout ça. J'ai voulu aussi montrer la persistance des trois classes sociales selon Marx. Il y a les aristocrates qui héritent et qui n'ont pas besoin de travailler (Pascal et Pauline), les bourgeois qui gagnent tout à la sueur de leur front et veulent détrôner les aristocrates (Emmanuel et Laure), et es prolétaires (Laurent et Joséphine), qui sont les cocus de l'histoire, les braves serviteurs, à jamais.

Vos personnages crient beaucoup. Pourquoi les faire s'exprimer comme ça ? Oui, enfin je n'aime pas tellement le mot « cri ». Je préfère celui de « pensée forte ». Quand les gens pensent quelque chose très fort, ils en parlent très fort. Et surtout quand ils ne sont pas d'accord. En tout cas, si c'est un cri, il est d'abord amoureux. L'expression d'une colère partagée (avec mes acteurs), d'une zone de vie. Je préfère d'ailleurs me mettre en colère que de râler. Et peu importe que ça ne semble pas « réaliste » — le réalisme est de toutes façons une illusion, une convention. Ce qui m'intéresse est le réalisme des idées. Encore une fois j'aimerais que le spectateur sorte de la projection divisé en lui-même, ça ne me gêne pas que certains spectateurs se sentent agressés. Tant que ça permet de créer du débat, de la vie. Je dis toujours que je mets en scène mes spectacles comme un accident. C'est pareil ici : ce n'est pas le moment de la projection qui m'intéresse mais la résonance qui suit.

Vous aimez épuiser le dialogue, le pousser au-delà du raisonnable, jusqu'à un point où les personnages paraissent possédés... J'aime bien le procédé de répétition, oui. La première fois qu'on entend un truc, on l'entend plus ou moins. La seconde, on l'entend pour de bon. La troisième, ça nous saoule. Et ensuite, ça devient un mantra, et ça finit par devenir fascinant. De toutes façons, c'est un peu un film sur le ressassement. Ça va avec l'idée de blocage. Il y a un moment où même la répétition des mots n'arrive plus à exténuer la colère. Et alors [parfois] ça doit passer par le corps. On retrouve ça, sous une forme un peu différente, chez Jean Eustache, dans *La maman et la putain*. Oui, ou même chez Pialat ou chez Cassavetes. Enfin, je ne veux pas me comparer à eux, ce sont des géants, des géants tellement humains, mais j'admire chez eux la confiance en le public. Ils prennent le risque de ne pas être aimés. C'est pour ça que j'ai appelé le film *Pour le réconfort* : je trouve ça réconfortant de se dire qu'il peut y avoir une confiance réciproque entre moi et les acteurs d'un côté, et le public de l'autre, de se dire qu'on va pouvoir se parler librement de choses importantes, et s'écouter... et même prendre le risque de pas être d'accord.

Votre film est constitué de blocs qui donnent des informations sur les personnages et les relations entre eux, mais sans qu'il y ait beaucoup de liant entre ces blocs. Pourquoi cette forme ? Durant le montage, qui fut long, enfin je veux dire il s'est étalé sur 4 ans à cause de contraintes financières, mais il a dû durer 4 / 5 mois en tout, j'ai parfois essayé de recréer du sens, de la narration classique. Mais finalement j'ai décidé d'assumer cette forme, plus brute. Ça rejoint ce que je disais à l'instant sur la confiance en le spectateur. C'est un goût mais c'est d'abord dicté par les conditions du tournage. Le film a été tourné en dix jours, avec une petite caméra numérique, sans scénario, et sans équipe ou presque.

Malgré les cris, malgré le ressentiment, malgré la cruauté, votre film n'est pas désespéré...

Le plus important pour moi était de filmer à hauteur humaine, de ne pas juger. Il n'y a pas de coupable désigné, mais des êtres humains, dans toute leur complexité. [...] Et surtout faire un film d'avant-guerre. On a été élevé avec des films, des livres, des œuvres d'art d'après-guerre, faits par des gens qui ont observé le monde après le traumatisme de la seconde guerre mondiale et souvent j'admire ces œuvres sublimes mais moi ce qui m'intéresse aujourd'hui c'est la catastrophe à venir; pas les conséquences de la catastrophe passée.

Au Cinémateur également :

Du 10 au 16 janvier 2018

***Corps et Âme* d'Ildiko Enyedi - Hongrie-VO**

12 jours - Raymond Depardon - documentaire

(le jeudi 11 janvier 2018, un débat avec des professionnels de la justice et de la psychiatrie suivra la projection de 19h)